

LA RENAISSANCE

L'Homme Libre sur la Terre Libre

RÉDACTION:
50, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES
De 8 heures à minuit.

JOURNAL QUOTIDIEN
2^e Année. — N° 103. — DIMANCHE 17 MAI 1896
Cinq Centimes

Les Annonces sont reçues chez MM. Audbourg
et Cie, 10, place de la Bourse, à Paris, et à
l'Administration du journal, 50, rue Notre-
Dame-des-Victoires, de 9 heures à 6 heures

L'œuvre Libératrice

II

CULTURE DE SOI

Ce n'est pas tout que se connaître : il faut agir.

La nature n'a pas pourvu l'homme d'un cerveau inutilement et de ce cerveau il doit se servir en vue d'assurer le libre développement de son organisme.

Le cerveau contient une double force ; ou plutôt deux forces distinctes se complétant : la première est destructive, la seconde edificative.

La force destructive surtout travaille, constamment dirigeant ses efforts vers le but libérateur, combattant préjugés et croyances, tout ce qui est entrave au libre essor de la pensée. Inconsciemment l'homme s'assimile les préjugés d'autrui ; c'est consciemment qu'il s'en délivre.

La force edificative a pour but, ainsi continuant l'œuvre commencée par une négation, d'opposer à l'envahissement des parties nuisibles de l'ambiance en son cerveau, une action affirmative.

Se connaissant bien, nul doute que l'individu ne discerne, des parties composant la mentalité collective, ou mieux, des juxtapositions moléculaires, ce qui contempte son extension de ce qui favorise icelle.

Et c'est alors que, consciente, s'engage la lutte.

Si l'individu est bien doué cérébralement, il a toute facilité de s'adapter à telles conditions que normalement nécessitent ses organes.

Si, au contraire, l'énergie combattive est en lui, moindre que sa faculté edificative, il est certain que le rêve, action nulle, envahira son cerveau et le rendra idéaliste. Sa qualité adaptative de beaucoup s'amointrira, et finira par disparaître, primée par son imagination.

Si encore, par constitution psychique, physiologique et héréditaire, l'individu est inférieur, c'est-à-dire si, en lui, la compréhension est lente et difficile, il est évident que la connaissance de son être sera tâche beaucoup plus ardue et conséquemment sa force destructive presque nulle. Celui-ci certainement sera inférieur en son développement et présentera, de ce fait, bonne prise aux influences extérieures qui s'en rendront maîtresses. Cet individu sera inadaptable par impuissance constitutive.

Tous les hommes, en naissant, apportent en germe des aptitudes. Pour se développer, ces aptitudes demandent des conditions vitales, adéquates à leur caractère spécial. Etant différentes entre elles, et dans la période évolutive se diversifiant sans cesse inégalement et non

parallèlement, il importe, pour que s'harmonisent les qualités natives de l'individu, que telles aptitudes périssent, afin que, librement, telles autres se développent.

La question du triomphe est entièrement là : accélérer l'évolution des parties idoines à l'extension de l'être aspirant au bonheur, et annihiler les parties inaptées à cette extension.

Nous naissons bons et mauvais à la fois. Selon la puissance directrice que, mentalement, nous possédons, il est en notre pouvoir de nous rendre adaptables au milieu transformé par l'intensité plus ou moins grande de notre force combattive. Et à l'action de cette puissance directrice, l'homme doit se prêter s'il ne veut pas stagner, partant végéter et souffrir.

Ainsi, n'avons seulement à combattre les influences intérieures qui sont obstacles à l'épanouissement normal de notre individu.

Nous ne sommes purement êtres animaux, puisque nous possédons un cerveau déterminant une intelligence, une volonté, puissance raisonnée. Et c'est précisément de cette intelligence, qui discerne, de cette volonté, qui impose, qu'il faut se servir dans la lutte extérieure et la lutte intérieure. Et irréfutable aussi cet argument s'établit : le cerveau est un organe qui produit l'intelligence. Et ce n'est pas certes l'intelligence qui produit le cerveau. Concevoir ainsi l'organisation cérébrale, serait une absurdité.

De cette considération, il ressort clairement que l'homme est un animal et que cet animal est intelligent.

Cette intelligence doit donc servir à l'individu, — et à quel travail l'employer si ce n'est à la direction de l'organisme en vue de l'accroissement de ce à quoi toujours on aspire : le bonheur ?

Pour ce faire, il est de toute nécessité de détruire les causes qui tentent d'en retarder la venue. Et c'est à l'aide de l'intelligence, de la volonté, d'où découle jugement et action, que l'homme, ayant pleine connaissance de soi, aspire et travaille à l'établissement du mieux dont il ressent le besoin.

De cette culture de soi, il ne peut rien advenir à l'individu qui lui soit mauvais. Et c'est de là qu'au contraire, dépendent l'accroissement de ses joies, la satisfaction de ses besoins, la réalisation de ses aspirations, l'emploi de ses aptitudes, en un mot son intégral développement.

Ceci est simple. Trop simple pour dénommer théorie. Bien qualifié : démonstration.

En la troisième partie de cette étude, tracerons l'œuvre accomplie.

ALBERT PROVOST.

DES PETITS PAPIERS

Coup raté. Félix Faure n'a pas recueilli une tape. La foule était compacte rue Lafayette, mais voulait plutôt siffler. C'est un four. Félix s'en est consolé avec, entre Château-Thierry et Châlons, des œufs brouillés aux pointes d'asperges, de la selle d'agneau, une timbale, du filet en belle-vue, des légumes, salades, fruits.

Le pauvre homme !

On ne nous dit pas ce que le pauvre homme a bu, mais nous constatons qu'il ne manquait au festin que les pommes cuites. Cela viendra.

PAUL MARTINET.

Voici jolie épître :

« Paris, 15 mai 1896.

« Cher directeur et confrère,

Je vous remercie de votre lettre aimable et tout naturellement je demeure au journal. Là, où je suis, je n'entre jamais en les querelles, suivant une ligne personnelle ; et quand vraiment ma liberté est entière, pourquoi me retirer ?

Mais votre note annonçant la non-parution pour aujourd'hui m'a soulagé un peu. J'allais vous écrire, en effet.

Je pars pour la campagne, en Poitou, où nous appelle une maladie grave. Je pars donc brusquement un peu. D'autre part, allant en Poitou, je me suis entendu avec le *Grand Journal* pour l'envoi d'une série d'articles sur cette province, à l'occasion des fêtes de décentralisation qui auront lieu un mois, à Niort, et qui commencent le 21 courant.

J'aurai donc un mois très occupé, très rempli.

Je vous demande donc congé, ou à peu près, pour ce temps.

Mais, n'est-ce pas, nous restons littéraires comme hier ? Littérature, philosophie, sciences. Et le moins de politique possible, car de ceci je ne suis pas, ne serai jamais ; car inutile et bon pour conseillers municipaux me semblera toujours.

Je pars mardi, ou peut-être plutôt lundi. Si j'ai un instant, je monterai. En tout cas, cette lettre est pour vous serrer la main.

Le bonjour et merci aussi de sa lettre, à Dupont, — qui, je le souhaite aussi, va reprendre son beau courage, — afin que soit en harmonie encore le journal. C'est nécessaire.

Donc, à vous et lui, au revoir, et la main. RENÉ GHIL. »

Bougre de brute, espèce d'idiot, amène-le ! Bon prisonnier, puisque tu en as un ?

— Peut-être, mon capitaine, y ne veut pas m'lâcher.

— Eh bien, mon cher général, marchez de l'avant, battez Macco, battez Maximo Gomez, hâtez-vous, écrit Canovas à Weyler.

Et le sanguinaire imbécille de câbler de Cuba

— Attendez, Monsieur le Ministre, attendez qu'ils viennent m'attaquer pour que je les batte, comment voulez-vous que je les batte s'ils ne viennent m'attaquer ?

— En les attaquant vous-même, réplique Canovas.

— Oh ! ce ne serait peut-être pas prudent, repart Weyler. Mais soyez patients. J'espère que Maximo Gomez, pour délivrer Macco, sera forcé de livrer bataille, et alors, oh ! Mais alors... Le résultat ne saurait être douteux. Je serai victorieux ou battu bien certainement.

Une lettre de M. Veil-Picard, drôle d'ironie bien aémétique, vraisemblablement écrite sur du papier juif, avec une plume de fabrication israéliite, était publiée hier par la *Libre Parole*.

Laquelle lettre, disait M. Drumont « explique quelques points du récit de l'incident de Longchamp. »

Certes M. Veil-Picard est bien à plaindre d'être poursuivi par une sinistre déveine qu'il n'a point besoin de tirer ses chevaux qui se tirent bien d'eux-mêmes (chevaux peu catholiques évidemment) ; mais combien plus à plaindre M. Dumont d'encaisser tel affront, d'être obligé à tel aveu, parce que E. Pron défectueux gaffa précédemment.

C'est un complet panache.

Monsieur et cher confrère,

Voici bien longtemps que la *Renaissance*, possédant de la copie de moi, n'en insère plus. Vous voudrez donc bien trouver cette circonstance plus que décisive pour supprimer mon nom du sommaire annonçant que la *Renaissance* publie chaque jour des articles de

Votre serviteur,

PAUL MASSON,

77, boulevard Saint-Michel.

SOYONS SENSÉS

Edouard Drumont, mon cher ex-co-détenu, vous poursuivez donc toujours votre chimère ?

Je croyais que ce n'était qu'en prison qu'on se rêvait stathouder.

Vous vous rappelez nos conversations à Pélago.

— C'est bien, vous disais-je, quand « nous » brûlerons Paris, je vous promets, cher artiste, de faire respecter Notre-Dame, quoique, au fond, de Notre-Dame, moi, je me mesureure.

Vous, Drumont, quand vous aurez été élevé sur le pavois par les Aryens, quel usage ferez-vous du pouvoir suprême ?

— Mon cher Martinet, je ferai fusiller Rothschild.

Et vos lunettes pétillaient.

Nous faisons nos Sophis. (Je prie le compositeur de ne pas mettre d'e.)

Ce matin, rappelant que les Templiers, tous banquiers, furent tous arrêtés le même jour, vous écrivez une phrase qui me prouve que vous êtes toujours hanté par le stathouderat : « Quel beau jour de fête ce serait pour moi si je pouvais jamais donner un ordre semblable et rendre un pareil service à ma patrie ! »

Cher ex-co-détenu, Philippe le Bel fit arrêter les Templiers et le peuple, sous ce faux monnayeur, resta misérable. Faites fusiller tous les Juifs et vous verrez que les Aryens resteront des chéquards.

Tant qu'il y aura des écrivains comme vous qui imagineront qu'on songe à rendre des services à sa patrie, la corruption et la misère règneront, car corruptions, misère ont, après la marâtre nature, pour cause l'odieux mensonge social : la solidarité.

P. M.

Révérence parler!

Émile se venge d'Édouard. Édouard a versé sur Émile des tombereaux d'ordures : Émile, aujourd'hui, appelle Édouard microcéphale, ou quelque chose d'approchant.

Drumont avait éreinté Zola : Zola, sous prétexte de défendre les Juifs, assomme Drumont. C'est d'intérêt personnel que sont pleines toutes les écritures.

Zola est le premier romancier qui défende le Juif. Tous les écrivains l'ont, au contraire, noté vilain type..

Pourquoi ces mêmes écrivains ont-ils présenté attrayante la femme juive. Il faut que, là-dessus, je cite un passage d'une conférence faite à Nancy, par un rabbin, devant des dames juives :

La femme juive a partagé ce privilège avec tous les sujets intéressants, c'est qu'elle a de tout temps attiré sur elle la curiosité publique, enflammé l'imagination et inspiré les poètes. Il a été beaucoup dit et beaucoup écrit sur elle et chaque littérature du monde contient au moins une œuvre remarquable dont elle est l'héroïne. Les romanciers et les auteurs dramatiques surtout ont ressenti une attraction puissante pour ce sujet éminemment suggestif et il faut ajouter à leur honneur comme au vôtre, Mesdames, que la femme et la jeune fille juives sont à de rares exceptions près, dans le roman et au théâtre, non seulement idéalement belles, mais qu'elles possèdent au plus haut degré tous les nobles sentiments de l'âme humaine : la franchise, le désintéressement, le courage et l'héroïsme (1). Tandis que tout le monde — voyez un peu l'injustice, Mesdames — historiens et romanciers, se sont acharnés à faire du juif homme un type légendaire, peu flatté au physique et au moral, où il ne nous reste à choisir qu'entre le grotesque et l'odieux, on n'a pas une seule fois parlé de vous, Mesdames, sans vous attribuer toutes les qualités et toutes les vertus : Racine dans son *Esther*, Walter Scott dans *Ivanhoe*, Casimir Delavigne dans *Don Juan d'Autriche*, Scribe et Meyerbeer dans l'opéra de la *Juive*, Alexandre Dumas fils dans *La Femme de Claude*, jusqu'à Guy de Maupassant dans *Mademoiselle Fifi*, et Sacha Masoch dans ses contes délectables, pour ne citer que les principaux, tous ont tracé de vous des portraits remarquables. Si l'on a été si souvent injuste et cruel pour nous, vous n'avez certes pas, Mesdames, le même reproche à adresser à la littérature.

N'est-ce pas que cette citation vaut ?

P. M.

(1) M. MAURICE BLOCH, *La Femme juive dans le roman et au théâtre*.

À propos de la course d'ânes de Bordeaux à Angoulême on nous télégraphie ceci : L'âne Pascal est arrivé à ce soir à 9 h. 58, ayant effectué le trajet de 243 kil. en trente-quatre heures 53 minutes.

Incessamment nous donnerons les résultats de la course de Paris à Frouard. Il est dès à présent probable que M. Félix Faure y arrivera un quart d'heure avant l'impératrice de Russie.

Tournier et Le Gall suivront de près Félix Faure : tels sont nos pronostics.

Ma Maîtresse a quitté hier soir le village de X... où elle se reposait de nos trop fatigantes nuits pour rentrer à Paris. A X... elle s'est rendue à pied à la gare, car X... ne possède point d'omnibus, et portant elle-même une légère valise. Aucune ovation ne lui a été faite. Il est probable que je vais prendre le train pour aller la rencontrer à une petite gare de la frontière du département de Z... Je ne serai accompagné d'aucun ministre, je monterai dans son wagon et l'entrevue aura un caractère strictement privé, le plus privé possible. Je désire qu'aucune ovation spontanée ne me soit préparée.

L'impératrice de Russie, qui est au courant du fait, déclare que ma maîtresse a bougrement (sic) de la chance. Dans une dépêche amicale et en russe à celle-ci : « Votre amant, dit-elle se conduit bien plus gentiment avec vous que M. Félix Faure avec moi.

Il n'organise pas des démonstrations à votre départ de X... ce qui serait facile étant votre politesse connue, pour profiter de votre popularité et s'en faire à lui-même. Il est discret votre amant, M. Faure manque de ce tact. Il me fait ovationner ici pour qu'on l'applaudisse lui-même à Paris à l'heure de son départ secret, très secret, qu'annoncent tous les journaux, et je suis contrainte de voir autour de moi toujours les mêmes figures, — vilaines — ouvrant des bouches comme ça !!! pour crier à m'assourdir.

Il faut que je sois le prétexte à un entraînement de popularité pour le Président de votre République. Je lui sers de réclame, de mannequin, de parade... Ah! ma chère fille, que je préférerais bien être à votre place, tranquille, et comme j'enverrai volontiers à tous les diables Félix et sa clique.

Elle impératrice n'est pas toujours gai, mais être l'appauvri dont se sert ce monoclisme pour attirer l'élan sympathique de son peuple c'est un malheur. »

Elle est sévère, mais juste, la mère de Nicolas.

De François Coppée, président de l'Académie des belles-lettres (littres).

« Comme tout le monde, je viens de lire Rome, tout le monde ! Comme tous ceux qui l'ont lue ou la liront, je demeure ébloui (ne répond-il pas d'autrui facilement, Coppée ?)

« Émile Zola me stupéfie lui qui, si facilement, a pu absorber et digérer tant de paysages. — (Stupéfiant en effet le pouvoir de digérer des paysages).

« Les plaques photographiques de ma mémoire ». (1)

« A Venise — le croirait-on — j'ai fait des vers sur Vaugirard. » (Cela aussi le stupéfie — penser à sa ville natale lorsqu'on est éloigné).

« Je maudis les esclavages de la vie qui ne me permettront pas de revoir Rome. (Quels esclavages ? — la nécessité d'être à Paris pour servir cette copie ? Qu'il prenne donc un congé. Le prix du voyage ? Peuhl ! P.-L.-M. donnerait bien une carte à ce millionnaire.

La Patrie se porte mal, on commence à s'en foutre de la Patrie. On s'aperçoit qu'il y a du soleil partout et que le bifteck n'est pas nécessairement et seulement trouvable plutôt ici qu'ailleurs et qu'on n'a de raison d'y rester qu'autant que l'on y jouit à l'aise des biens de ce monde.

Cette nouvelle et salutaire tendance de l'esprit jeune est faite pour gêner ceux qui prétendent qu'exclusivement le bifteck cuit pour eux seuls et que d'autres, qui n'en mangent, cependant, doivent se sacrifier à le leur garder intact et cuit à point.

La Patrie est en danger donc !

Il s'agit de la sauver !

Comment ?

Eh ! n'y a-t-il pas Jehanne Darc qui une première fois déjà s'employa utilement à cet exercice.

Et Drumont de rappeler Jehanne sous les drapeaux. La pauvre vieille avait pourtant bien quelques droits à la retraite.

Jehanne ! symbole de révolte populaire contre les tyrans, qui fussent-ils, et il se trouva qu'alors ce fut Bedford et les capitaines anglais ; Jehanne qui ignorait la Patrie qui se soulevait seulement contre les pillards qui empêchaient les paysans de manger, reviens aider Drumont, l'abbé Garnier, Barthou, Méline, Gallifet, Zurlinden et autres sales merles à dire que le militarisme oppresseur contre quoi tu combattis franche tireuse est sacré et que Biribi est, de toutes les institutions sociales la plus nécessaire, est institution sainte, juste et bonne. Et voilà les bêtises que l'on profère au nom de la Patrie. Mais bêtise et crime s'allient. Or, sous prétexte de patriotisme trop d'infamies lurent déjà perpétrées...

Quel sera l'idéal DE DEMAIN

La Renaissance a reçu le prière d'insérer ci-après :

Le numéro 4 de la « Coopération des Idées » vient de paraître chez Girard et Brière, éditeurs, 16, rue Soufflot.

De plus en plus intéressante cette petite revue de Sociologie. A lire entre autres, dans ce dernier numéro les opinions émises par MM. Bertal Lasco, C. Lombroso, Émile Michelet, Paul Ritti, Edmond Thiaudière, Melchior de Vogüé et Émile Zola, sur l'idéal qui, actuellement, s'élabore.

C'est un document d'une haute portée sur l'état présent des idées.

La Renaissance a publié hier quelques réponses à la question posée par la Coopération des Idées. En voici d'autres :

Vous m'excuserez, Monsieur, de ne pas répondre aux questions posées par votre Revue ; je ne puis vaticiner sur ce que j'ignore, et l'âge m'a appris à me défier des généralisations dans l'inconnu. — Je m'engagerais d'ailleurs à m'expliquer sur « l'idéal de demain », si vous pouviez me dire d'abord quel est l'idéal d'aujourd'hui. Ne faudrait-il point, en bonne logique, commencer par là ? — Vous m'accorderiez enfin que demain, comme aujourd'hui, comme toujours, l'idéal le plus digne des poursuites d'un homme sera celui qui répugnera certainement au plus grand nombre. Pourquoi donc perdriions-nous notre temps à chercher quelle sera la mode de demain si nous ne comptons pas la suivre ?

MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Hélas ! Monsieur et cher confrère, je ne puis répondre aux questions décisives que vous me posez. Elles sont énormes, et s'il existe au monde un homme qui puisse les résoudre, celui-là est le génie que nous attendons tous. Pour moi, je borne ma tâche à m'efforcer de faire un peu de vérité sur de tout petits coins. Et je crois bien que le progrès sera un jour réalisé ainsi : le modeste travail quotidien des fourmis humaines qui achèvera de leur bâtir une maison habitable.

EMILE ZOLA.

FEUILLETON DE LA RENAISSANCE
du 17 mai 1896.

(5)

HENRY PIVERT

PAR

Fernand Clerget

Elle répondit par un signe de tête protecteur, — car elle connaissait du monde qu'elle amenait se pourvoir chez ce voisin, moyennant une rémunération tacite. Et ce détail donnant une direction nouvelle aux préoccupations causées par l'absence de son fils, elle revint à ses dévotions intéressées, qui par une sorte d'intime calcul, lui infligeaient à la longue des manies superstitieuses, et fit sur la poitrine, avec le pouce, un petit signe de croix.

Huit heures et demie sonnèrent.

« Vous ne le voyez pas ? interrogea monsieur Pivert languissant.

— Non. Pourvu qu'il ne lui soit arrivé d'accident !

— Henry est prudent.

— Mais que fait-il, enfin !

— Hum ! Une ville comme Paris... hum !

— Que voulez-vous dire ?

— On s'y débauche tôt ou tard. »

Il eut un rire épais, et des morceaux de sa graisse, sous le menton, se gonflèrent. Madame Pivert resta muette. Elle se sentait prête à de violentes récriminations, mais les dévotions de tout à l'heure, encore latentes, l'induisirent à s'agenouiller devant le crucifix : une imitation de vieil ivoire, appendue au mur, à droite de la cheminée, au milieu de saints tableaux et de quelques simulacres du Nouveau-Testament. Pour son fils indigne, la mère chuchotta des prières, et compta des grains de chapelet : seuls indices actuels de vie, dans cet appartement dont les meubles rares, rongés par l'usure, se morfondaient dans la demi-ténacité d'un recueillement factice.

Monsieur Pivert sommeillait.

Ancré dans son lit ou son fauteuil, depuis des années, comme un mollusque à son dernier rocher, il ne parlait guère, on n'y parvenait qu'avec de grands

efforts, un mouvement de mâchoires broyant de la pâte. La petite fortune léguée par les parents était dissipée, et, sans les relations conservées parmi les gens d'église des quartiers Saint-Sulpice et Saint-Germain-des-Prés, la misère serait venue. Ils n'en étaient qu'à la gêne. Plusieurs générations de Pivert avaient vécu de piété, depuis le trisaïeul, sacristain de Saint-Sulpice, jusqu'au chef actuel de la famille, qui pendant vingt années maintint son héritage, malgré de mystérieuses dépenses, par le rapport d'une place de caissier chez un éditeur de paroissiens et de livres de prix. Mais les secrètes débauches des ancêtres et leur immanence dans une atmosphère raréfiée avaient transmis à monsieur Pivert un germe de décrépitude qui, se développant après la quarantaine, après aussi des imprudences, l'avait fixé chez lui pour le reste de sa vie. Madame Pivert avait trouvé divers commerces ; malheureusement, sa parole manquait d'onction, et la gêne, encore, augmenta sa sécheresse : en sorte qu'elle employait le plus clair de ses journées à déséquilibrer leur pécule, et, par suite, à cribler de reproches le gâcheux que les sacrements et la loi avaient fait son mari.

« Il est cependant bien avec nous, fit,

d'un ton aigu, madame Pivert, quand l'aiguille marqua neuf heures.

Monsieur Pivert eut un sursaut et frotta de ses gros doigts ses paupières lourdes.

« C'est vrai qu'il est tranquille ici ! » Effectivement, Henry s'inoccupait. Ses parents redoutaient la promiscuité des bureaux ou des magasins. Il lisait, entre eux, la Bible, Les Pères, les Docteurs, — et, en cachette, les profanes. Les seuls actes réclamés de sa mollesse, c'étaient une communion bi-mensuelle et des entretiens avec des amis vieux, d'allure austère, voire avec des prêtres qui s'assayaient encore à leur table, aux époques d'abondance. Toutefois, l'argent devenant rare, il se faisait tôt que le jeune homme se fourvoyât parmi la gent turpide où l'or se gagne.

« Ce doit être lui, » fit tout à coup la mère.

Elle courut à la porte, qu'elle ouvrit, au moment où tintait la sonnette. Henry se glissa dans la chambre. Ses prunelles grises ne livrèrent pas leur secret, ce dont la mère s'exaspéra.

« D'où venez-vous ?

FERNAND CLERGET

(A suivre).

PARIS-PLAISIRS

Le Manteau d'Arlequin

Opéra : Relâche.
Théâtre-Français : Grisélidis.
Opéra-Comique : Mignon.
Odéon : Le Roman d'un jeune homme pauvre.
Dans les autres théâtres, mêmes spectacles que la veille.

Cyclisme

C'est aujourd'hui le grand jour attendu depuis longtemps par tous les sportsmen. Le match Maria-Johnson est naturellement l'objet de toutes les conversations.

La condition des deux hommes est excellente. Morin, bien qu'il ait couru maladroitement dimanche dernier, a montré qu'il avait retrouvé, après le repos hivernal, cette magnifique pointe finale qui lui a déjà valu tant de victoires. Tom Eck affirme que son célèbre poulain est imbattable. D'après des bruits d'entraînement, Johnny serait actuellement déjà bien supérieur à Macdonald, qui a fait une course si brillante contre Morin, dimanche.

Trains spéciaux de Paris : Saint-Lazare à Clichy-Bevalles, à 1 h. 25, 1 h. 35, 1 h. 50, 2 h., 2 h. 30 et suivant les besoins du service.
Prix du voyage : 25 cent. aller et 50 cent. aller et retour.

Morin a été battu hier à Angers par Gougeltz. Le champion de France a admirablement marché.

Jaap Eden s'est adjugé toutes les principales courses hier à Bordeaux.

Sport

Dimanche 17 Mai

COURSES A LONGCHAMP

APPRÉCIATIONS

Prix des Tertres : Croate, Gardu-du-Corps.
Prix du Trocadéro : Chanfrein, Lannemézan.

Prix Lupin : Champignol.
Prix de Neuilly : Ecrevisse, Linon.
Prix du Lac : Bricole, Gamine II.
Prix de Courbevoie : Le Tétrarque, Saint-Léon.

REVUE DE LA PRESSE

L'encrier de M. Doumer

M. Doumer, dans le *Matin*, essaie de se justifier des accusations dont il a été l'objet. Dans ce plaidoyer, il est naturellement question du fameux encrier. Voici le passage consacré à cet objet d'un luxe peut-être excessif :

Je ne parle pas des petits coups d'épingle dégrés de-ci de-là pour s'amuser, à propos d'un encrier, d'un tableau, d'un buste, que sais-je ? L'histoire de l'encrier était pourtant fort amusante. Celui qui en a parlé la première fois a dit qu'il avait été mis sur la table du ministre un encrier qui valait 3 ou 400 francs. Deux mois plus tard, ce même journal ou un autre, disait : « Vous savez bien, cet encrier de 800 francs... » Quelque temps après, le chiffre était plus élevé encore. La dernière fois qu'il ait été question de l'objet, on disait : « L'encrier de 1,600 francs... » C'est de la progression ou je m'y connais pas.

Cette réflexion est peut-être très spirituelle. Elle n'a pas, en tout cas, assez de portée pour détruire l'accusation elle-même. L'encrier a réellement existé. C'est tout ce qu'il importait de savoir et cela résulte clairement des explications insuffisantes de M. Doumer.

Confusion politique

De M. Henry Maret dans le *Radical* le tableau de la situation politique actuelle.

On s'agit, je ne dis pas le contraire, mais combien vainement ! Des lignes diverses se disputent le monopole d'un progrès, qu'elles ne sauraient définir, et l'on ne compte plus le nombre des lanternes qui parcourent la société, et qu'on a oublié d'allumer. Ce que savent le mieux les gens qui veulent quelque chose, c'est ce qu'ils ne veulent pas ; quant à ce qu'ils veulent, ils l'ignorent profondément, et ne cherchent même pas à le savoir.

Ce que je vois partout, aussi bien dans les élections que dans les votes des députés, ce sont des luttes de mots et des luttes de personnes. Protégez tout cela, vous trouverez le néant. Et la flotte une théorie vague, bulle de savon, qui crève dès qu'elle heurte le mur de la pratique.

Certes, il y aurait un beau rôle à jouer pour celui qui dirait ce qu'il faut faire, non dans un siècle, mais demain matin. Et encore, je ne sais pas. Ce serait probablement lui qui serait traité d'utopiste ; car, si ce qu'on fera dans cent ans est incertain, il nous reste une certitude, c'est que demain on ne fera rien du tout.

Pour rassurer, cet horoscope un peu poussé au noir par un homme que l'expérience du gouvernement de son choix — pourrissant, n'a pas précisément rendu optimiste.

Les drapeaux de nos régiments

Le *Petit Journal*, consacrant un article au travail de révision des inscriptions brodées sur les drapeaux de nos régiments, que l'on accomplit en ce moment, critique avec raison la limitation arbitraire imposée aux chefs de corps à ce propos :

Le souci de l'uniformité et celui sans doute aussi de ne pas surcharger la mémoire des recrues, n'a en pour résultat que des nomenclatures quelques peu arbitraires, au lieu d'un résumé succinct et complet de l'histoire du régiment.

Comme aggravation à ce principe, une autre

décision est intervenue et a fixé à 1792 la date au delà de laquelle ne pourrait remonter aucune inscription. C'est de propos délibéré le reniement de tout un passé qui au moins vaut mieux qu'un injuste oubli ; je suis sûr que dans l'armée plus d'un officier est de cet avis. Telles nos victoires d'avant 1792 ne craignent nullement la comparaison avec nos plus brillantes journées du premier Empire.

Sans nul doute, les colonels accueilleraient avec empressement des souvenirs comme ceux que révélaient les noms de Rocroi, Norwinden, Denain, Fontenoy, etc. Les traditions sont d'autant plus respectables qu'elles remontent plus loin, et rien n'est propre à entretenir l'esprit de corps comme est enchaînement de souvenirs consacrés par la valeur de nos ancêtres.

Il y a d'ailleurs en cela plus qu'une anomalie il y a une véritable contradiction. En effet, lors de la reprise, au lendemain de nos désastres, des historiens républicains, le général de Cussy avait donné pour instruction aux officiers chargés du travail de faire remonter la généalogie des corps de troupes jusqu'au temps les plus lointains où il serait possible d'établir une filiation ; nous devons à cette règle des historiens complets et dignes de ce nom. Que n'a-t-on appliqué la même méthode au choix des inscriptions propres à figurer sur les drapeaux ?

En faisant moins étroite la part des souvenirs attribués à chacune des familles qui composent l'armée, on fortifierait la signification symbolique du drapeau, et l'esprit de corps n'en vaudrait que mieux. Un homme de guerre a dit ces paroles qui seront notre conclusion : « Il faut que dans l'opinion de chaque soldat, l'armée à laquelle il appartient et son général soient invincibles, que sa division soit la meilleure de l'armée et son régiment le plus beau et le plus glorieux. »

CHOSSES MILITAIRES

ARMÉE

La place de Belfort. — Le général Pieron, commandant le 7^e corps d'armée, est arrivé hier, à Belfort, pour étudier sur place la question du déclassement du front de la porte de France.

Nécrologie. — On annonce la mort du général de division Aimé Lambert, grand-officier de la Légion d'honneur, décédé hier matin en son domicile, 91, avenue Henri Martin. Le général Lambert avait pris sa retraite il y a deux ans.

MARINE

Comité des inspecteurs. — M. le capitaine de vaisseau Le Corre est nommé adjoint au comité des inspecteurs de la marine.

Ecole navale. — Le capitaine de vaisseau Besson est nommé président de la commission d'examen du concours de l'Ecole navale.

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau Bourget est nommé au commandement du *Lynx* en station à Obok.

Nécrologie. — M. le vice-amiral Layrol, qui avait été admis par anticipation à faire valoir ses droits à la retraite, est mort hier à Paris. Il n'y aura pas de cérémonie à Paris. Le corps sera transporté à Brest où, selon les désirs du défunt, les honneurs militaires ne devront pas être rendus.

TRIBUNAUX

Un cantinier empoisonneur

La cour d'assises de la Seine avait à juger hier un sieur Choquet, ancien mari-ché des logis de remonte et établi au 136 de la rue de Saint-Denis, qui était poursuivi sous l'accusation de tentative d'empoisonnement.

Sa femme, après avoir obtenu le divorce contre lui était venue habiter Paris. Pour se venger d'elle, Choquet envoyait aux soins de celle-ci, chez lesquels il surprenait que sa femme était descendue, du vin muscat empoisonné d'atropine. Les deux accusés furent gravement malades et Choquet fut arrêté. Il a trente-trois ans. C'est un alcoolique invétéré, atteint d'un commencement de paralysie générale et d'ataxie locomotrice. Il avait toutes les peines du monde à répondre aux questions du président.

Quand sa femme s'est présentée à la barre pour déposer, il a été pris d'une crise nerveuse épouvantable qui a nécessité son transport hors de l'audience, par six gardes et le renvoi de l'affaire à une autre session.

Condamnation à mort

La cour d'assises de Loir-et-Cher a condamné hier à la peine de mort le nomme Meynès qui, le 30 janvier, assasina pour le voler deux vieillards, M. Couët, âgé de soixante-quatre ans, et sa domestique, la veuve Desclamps, âgée de soixante-quatre ans. M. Couët et sa domestique habitaient une maison isolée située dans la commune de Noy.

Meynès venait de désertir un bataillon d'Afrique lorsqu'il commisit son crime. Le meurtrier fut arrêté après avoir erré pendant deux jours dans la campagne.

Une mission en Abyssinie

Londres, 15 mai.

On mande de Rome au *Standard*, que cinq missionnaires, sous la conduite d'un gentilhomme polonais, partiront lundi prochain de Brindisi pour Massauah.

Ils espèrent pénétrer dans le Choa et obtenir la libération des prisonniers italiens, ils portent 2,500 lettres adressées aux prisonniers ; ils ont avec eux des vêtements et des médicaments pour les prisonniers.

Le chef de la mission est porteur d'une lettre de Léon XIII au Négus faisant appeler à ses sentiments d'humanité. De son côté le cardinal Rampolla envoie une lettre à l'évêque catholique d'Ethiopie.

Hull (Angleterre), 15 mai.

Ce matin, vers six heures et à marée haute, les grandes portes d'un bassin en voie d'achèvement se sont rompues. Les eaux du bassin voisin ont fait violemment irruption dans le nouveau bassin, entraînant avec elle plusieurs voiesaux. Deux d'entre eux ont coulé à pic. Une barque de pêche a été mise en pièces ; deux autres barques ont reçu de fortes avaries.

L'ancien bassin est rempli d'épaves. Tous les bâtiments qui s'y trouvaient avaient rompu leurs amarres.

Les dégâts sont évalués à 2,500 000 fr.

Il n'y a eu aucun accident de personnes.

Nominations de gouverneurs

M. Danel, ancien gouverneur de la Réunion, est nommé gouverneur de la Guyane, en remplacement de M. de Lamoignon, qui rentre en France.

M. Moutet, directeur de l'intérieur au Sénégal, est nommé gouverneur général de la Côte d'Ivoire, en remplacement de M. Bertin, décédé.

M. Mathivet, directeur de l'intérieur à la Nouvelle-Calédonie est nommé à la même fonction au Sénégal.

Enfin, la place de directeur de l'intérieur de la Nouvelle-Calédonie est donnée à M. Maréchal, ancien député de la Seine, chargé de diverses missions à Madagascar.

FAITS DIVERS

Paovre fou ! — M. de C., ancien lieutenant d'infanterie de marine, se présentait hier après-midi au commissariat de la rue des Prouvaires et était reçu aussitôt par M. Bureau.

Pardon, lui dit M. de C., c'est bien à M. Esculape que j'ai l'honneur de parler ? Puis, se retournant vers le secrétaire, il s'adressa à lui comme à une nymphe et le complimenta sur sa grâce.

M. de C. s'étant assis expliqua ensuite au commissaire qu'à l'archang, de la rue de Paradis n'était qu'un fumiste ; c'était tout simplement un vulgaire Capidon qui tencaissait l'esprit de cette jeune fille : Vénus le lui avait dit et il venait inviter Esculape — le commissaire, à « chasser le fripon ». Puis, ayant terminé ce petit discours, il se mit à vater, annonçant « l'arrivée prochaine d'un libérateur, la destruction de Babylone et... de terribles châtiments en juillet ».

La famille de M. de C., prévenue immédiatement est venue le réclamer.

Le crime du pont Mirabeau. — M. le docteur Socquet, médecin légiste, a procédé hier à la Morgue à l'autopsie du corps de Huchard qui fut assassiné sur le pont Mirabeau. Le médecin légiste a conclu à la mort par asphyxie. M. Hamard, sous-chef de la Sûreté, président de la l'inhumation du corps au cimetière de Bagneux.

Singulier accident. — Le jeune Victor Perrier, âgé de quatorze ans, a été victime hier d'un accident terrible qui s'est produit dans les circonstances singulières.

Il jouait avec quelques camarades dans l'enceinte du vélodrome municipal de Châteaufort, l'idée lui prit d'escalader les barrières de clôture. Il réussit à s'élever sur la traverse supérieure, mais en voulant enjamber pour descendre l'autre côté de la barrière, il glissa et vint s'écraser sur un piquet qui pénétra de douze centimètres dans le corps.

Le malheureux enfant a été dirigé sur l'hôpital Saint-Antoine par les soins de M. Guizwiller, commissaire de police de Châteaufort.

On ne conserve aucun espoir de le sauver.

Accident de voiture. — Hier après-midi, vers deux heures et demi, un terrible accident s'est produit dans le parc de Maisons-Laffitte, à la hauteur du premier bassin, M. Trucy, l'ancien maire démissionnaire de cette commune, se rendait avec un jeune homme aux courses, dans une voiture attelée d'un pur sang. Tout à coup, la bête a pris peur, s'est emballée et est venue s'abattre sur la balustrade. A la suite du choc, M. Trucy a été projeté sur le sol d'où il a été relevé inanimé. Par un hasard providentiel, la personne qui se trouvait avec M. Trucy n'a eu aucun mal.

Une mystérieuse affaire. — Une dame d'une trentaine d'années, accompagnée de deux amis, entra, la nuit dernière, dans le commissariat de police du quartier des Enfants-Rouges et s'y affaissa, perdant connaissance.

Ses amis déclarèrent que, rentrant du concert vers minuit et demi et passant à l'angle de la rue des Filles-du-Calvaire et du boulevard du Temple, leur amie avait été frappée de trois coups de couteau par un inconnu qui avait pris la fuite. La blessée portait deux blessures au bras droit et une autre au-dessous du sein droit.

Elle a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

M. Trobert, commissaire de police, a ouvert une enquête.

Les accidents d'hier. — Un train de marchandises parti de la gare du Nord, jeudi soir, à dix heures quinze, a été pris en écharpe à la hauteur du pont Saint-Angé par qu'ilques wagons refoulés sur une voie de garage. Les dégâts causés par cet accident sont purement matériels et aucun accident de personne ne s'est produit.

Une jeune fille, Mlle Jeanne Laurent, âgée de seize ans, est tombée hier soir du train n° 137, sous le tunnel de Belleville. La blessée a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

Hier vendredi matin, à huit heures vingt-cinq, Mme Zélie Rousseau, âgée de soixante-quatre ans, demeurant 6, rue du Texel, est tombée accidentellement par la fenêtre de son logement situé au troisième étage et s'est tuée sur le coup.

Gironde. — Scandaleux incidents. — Avant-hier après-midi, aux arènes du boulevard de Caudéran, se donnaient des courses à landaises. Le public, mécontent du travail des écarteurs, a écarté les coussins, brisé les banquettes, démolé les chaises, jeté les débris dans l'arène, arraché les clôtures extérieures, en un mot mis les arènes complètement à sac.

Les arènes se trouvant sur le côté du boulevard qui appartient au territoire de Caudéran, et le maire de cette commune ayant à plusieurs reprises protesté contre l'interdiction sur sa circonscription de la police bordelaise, celle-ci refusa de s'interposer, de sorte que le désordre ne cessa que lorsqu'il n'y eut plus rien à casser.

Algérie. — La catastrophe d'Adelia. — On assure, mais cette information ne peut être encore acceptée que sous toutes réserves, qu'il y a eu une déposition qui sera vraisemblablement livrée à l'enquête, le mécanicien et le chauffeur du train militaire, apercevant les fanions du train 7, auraient sauté sur la voie sans renverser la vapeur. La distance qui séparait les deux trains à ce moment aurait été environ de 700 mètres.

Echouement d'un paquebot

Bordeaux, 15 mai.

Le paquebot de la Compagnie générale Transatlantique *Saint-Laurent*, commandant Gosselin, venant de Colon et des Antilles, en entrant en rivière ce matin, s'est échoué entre Terre-Nègre et la Palmyre.

On espère qu'il sera relevé à la prochaine marée. Un vapeur de la même Compagnie se tient près du *Saint-Laurent* pour lui porter assistance en cas d'accident.

Bordeaux, 15 mai.

Les 150 passagers qui se trouvaient à bord du paquebot *Saint-Laurent*, qui a échoué, ont été transférés sur un vapeur faisant le service des passagers et sont arrivés sains et saufs à Bordeaux dans la soirée.

La correspondance est arrivée par la même voie.

Une dépêche de Pauillac dit qu'on espère renouer le vapeur à la haute mer ; il est échoué sur un banc de sable et ne risque aucun danger.

Informations financières

West Kalguet. — Cette valeur a toujours d'actives transactions.

L'administration a reçu une dépêche notifiant que la compagnie a trouvé l'eau dans les forages et qu'elle est désormais assurée d'en écouler largement approvisionnement. On sait combien cette question de l'eau est importante au point de vue industriel dans ce pays où la rareté est pour d'autres entreprises une cause d'embarras et de grosses dépenses. — Le flon, dit la dépêche, est splendide, hautement minéralisé.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société anonyme fondée suivant décret du 4 mai 1864

CAPITAL : 120 MILLIONS DE FRANCS

Siege social : 54 et 56, rue de Provence, à Paris

Toutes opérations de Banque, notamment :

Dépôts de fonds en compte ou à échéance fixe, produisant intérêts de 1/2 % à 3 1/2 % ; Comptes Courants ; — Escomptes et Encaissements d'Effets de commerce ; — Ordres de Bourse en France et à l'Étranger ; — Coupons Avances et Opérations sur Titres ; — Souscriptions ; — Garde de Titres ; — Location de compartiments de coffres-forts ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-remboursement des tirages ; — Lettres de Crédit ; — Envois de fonds ; — Renseignements ; — Assurances ; — Services de Correspondants, etc.

La Société a 215 agences et bureaux en France, 1 agence à Londres et des correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

LA FINANCE

L'Emprunt ottoman

5 OIO DE 1896

C'est en vue de faire face aux dépenses extraordinaires occasionnées par les événements de l'année dernière, que le Gouvernement impérial ottoman a conclu avec la Banque impériale ottomane un Emprunt de liv. st. 2,975,200 — ou fr. 74,380,000 ou r. m. 60,247,800 — ou ltq. 3,272,000 — représenté par des obligations portant intérêt à raison de 5 0/0 l'an et amortissables au pair en 40 ans par voie de tirages semestriels.

Le Gouvernement Impérial Ottoman a assigné au service de l'intérêt et de l'amortissement de cet Emprunt, d'une manière exclusive et inaliénable, des revenus spéciaux s'élevant à... ltq. 200,000 et qui sont énumérés ci-dessous.

L'annuité nécessaire au service de l'intérêt et de l'amortissement étant de... 180,000

Il reste un excédent de garantie de... Ltq. 20,000

soit de plus de 11 0/0.

Les revenus affectés à cet emprunt sont perçus et encaissés directement par le Conseil de la Dette publique Ottomane qui a signé le contrat conjointement avec le gouvernement et la Banque Impériale Ottomane et dont les pouvoirs de contrôle sont définis à l'article 8 du contrat qui est conçu comme suit :

ARTICLE 8

Pour assurer le paiement régulier de l'intérêt et de l'amortissement et des frais de commission et de change afférents au présent Emprunt, le Gouvernement Im-

périal assigne et affecte à la Banque Impériale Ottomane, d'une manière exclusive, irrévocable et inaliénable de sa part jusqu'à parfaite extinction du capital nominal des Obligations, une somme annuelle de Ltq. 200,000, dont l'encaissement est confié à l'Administration de la Dette publique Ottomane, savoir :

Sur les revenus de la taxe des moutons du Vilayet d'Aidin	Ltq. 40 000
Sur les revenus de la taxe des moutons du Vilayet de Hudavendighiar	Ltq. 40 000
Sur les revenus de la taxe des moutons du Vilayet de Salonique	Ltq. 40 000
Et sur les dîmes de la vallonée, des opiums et des huiles d'olive des sandjaks de Brousse, Karahissar et Kraassi (Vilayet de Hudavendighiar), des sandjaks de Smyrne, Saroukhan, Montéché et Dénizli (Vilayet d'Aidin) et du Mutesarriflik de Biglia (Dardanelles)	Ltq. 80 000
Ensemble	Ltq. 200 000

qui seront versées à la Banque Impériale Ottomane à Constantinople, n'êtes de tous frais, y compris ceux qui sont alloués à l'Administration de la Dette publique Ottomane à raison de 5 0/0 pour les dîmes et de 3 0/0 pour la taxe des moutons susénoncées.

Le Gouvernement Impérial affecte dans les mêmes conditions que ci-dessus :

1° Le droit de première hypothèque sur les lignes de chemin de fer construites par la Société de construction des lignes de raccordement des chemins de fer de Roumélie ;

2° La part revenant au Gouvernement Impérial Ottoman sur le produit net des recettes de l'exploitation de ces lignes.

En ce qui concerne les assignations sur les revenus de la taxe des moutons (agham), le service en sera opéré de la manière suivante :

Le Ministère des finances remettra chaque

année à la Dette publique Ottomane, qui est chargée de l'encaissement des revenus affectés au service du présent Emprunt, des délégations sur les Vilayets ci-dessus désignés, remboursables par les premières rentrées de la taxe. L'impôt sur les moutons dans les trois Vilayets d'Aidin, de Hudavendighiar et de Salonique, sera administré et perçu par les préposés de l'Etat en stricte conformité des lois en vigueur, mais les encaissements opérés par lesdits préposés seront versés chaque semaine dans les caisses des Agences de la Dette publique Ottomane jusqu'à concurrence du montant intégral de ces délégations. Les Nazirs, Mudirs et Mémours de la Dette publique auront le droit de vérifier à la fin de chaque semaine, auprès des Dettardars dans les chefs-lieux des Vilayets, des Moubassébedjis dans les Sandjaks et des Mal-Mudiris dans les Cazas, si le montant remis à la Dette publique Ottomane concorde avec les encaissements effectués par les percepteurs du Gouvernement sur la taxe des moutons.

Il est entendu que lors de l'adjudication de la dîme de la vallonée, des opiums et des huiles d'olive des trois sandjaks du vilayet de Hudavendighiar, des quatre sandjaks du vilayet d'Aidin susmentionnés ainsi que du Mutesarriflik de Biglia, adjudication à laquelle assistera un délégué de la Dette publique Ottomane avec une coopération effective dans toutes les opérations que comporte l'adjudication, les bons obligatoires à livrer par les adjudicataires pour la contre-valeur des dîmes résultant de cette adjudication, pour un montant de Ltq. 80,000 seront libellés payable à l'ordre des caisses de l'Administration de la Dette publique Ottomane se trouvant dans les localités susénoncées, et payés à celles-ci exclusivement. L'adjudication des dîmes sera opérée en stricte conformité des règlements en vigueur sur les revenus des dîmes.

En cas d'impossibilité absolue de trouver des affermeurs selon les lois en vigueur, et si la dîme de la vallonée, des opiums et des huiles d'olive doit être réalisée en nature, le Gouvernement Impérial s'engage à placer la totalité de ces produits dans des magasins à double clef, dont l'une confiée aux agents de la Dette publique Ottomane. Ces produits devront être vendus d'un commun accord par les autorités locales conjointement avec les agents de la Dette publique Ottomane, en se conformant aux lois en vigueur, et les sommes à payer par les acheteurs devront être versés intégralement directement dans les caisses de la Dette publique Ottomane. Sous aucun prétexte dîme ne pourra être soustraite à son allocation.

En général et en tant que de besoin, le Gouvernement Impérial Ottoman garantit le service intégral des intérêts et de l'amortissement du présent emprunt par les revenus de l'Empire Ottoman.

En cas d'insuffisance des revenus affectés au présent Emprunt, le Gouvernement Impérial Ottoman versera directement à la Dette publique Ottomane toute somme nécessaire pour le service de l'Emprunt quinze jours avant l'échéance de chaque coupon.

Les garanties ainsi affectées à cet emprunt en font un placement présentant les plus solides conditions de sécurité.

Sur le montant total de l'emprunt, la Banque Impériale Ottomane met à la disposition du public un montant nominal de liv. st. 2,110,000 ou fr. 52,750,000 représenté par 105,500 obligations de liv. st. 20 ou fr. 500 au cours de fr. 480 par obligation, jouissance du 1^{er} 13 avril 1896. Le surplus de l'emprunt, soit liv. st. 865,000, a reçu une affectation spéciale qui l'immobilise d'une façon absolue pour un temps indéterminé.

Les coupons étant payables le 1^{er} 13 janvier et le 1^{er} 13 juillet de chaque année, le coupon à détacher le 1^{er} 13 juillet 1896 représentera trois mois d'intérêts, soit fr. 6,25.

A ce prix de fr. 480 et en tenant compte de la prime de remboursement, le rendement total du titre est de fr. 3,25 0/0 environ.

Les démarches nécessaires sont faites dès à présent pour l'admission à la cote officielle de la Bourse de Paris.

L'introduction du nouvel emprunt sera faite par la Banque Impériale Ottomane à la Bourse de Paris le 18 mai, au cours sus-indiqué de fr. 480 et les titres seront délivrés par elle en liquidation de mai sous forme de syndicats provisoires.

L'Imp. gerant responsable: M. CARION
Imp. de la Renaissance, 123, r. Montmartre.
Eugène Gauger, 10, rue Le-Verrier, Paris

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -12, rue du Pont-Neuf, 2 - PARIS



Costumes
POUR
Enfants

Vêtements
POUR
Dames

VÊTEMENTS
POUR
HOMMES

SUCCURSALES :

Paris, 1, Place Clichy, Lyon, Marseille, Nantes, Angers, Lille, Elbeuf, Saintes.